

UN MATIN ORDINAIRE

Quand il se réveilla, Martin se souvenait encore de son rêve, ce qui ne lui arrivait pas souvent. Il était en train de surfer (sport qu'il n'avait jamais pratiqué !) sur un océan qui noyait une immense cité dans des vagues tumultueuses qui couraient entre de hauts immeubles à moitié engloutis. La cité était sur la côte et, contradiction ultime, il se voyait avancer vers la baie immense qui la bordait. La vague qui le portait allait déferler sur la plage juste au moment où il ouvrit les yeux.

Presque endolori de courbatures par son sport onirique, il se leva lentement et se dirigea vers la cuisine. Une première contrariété l'y attendait : en ouvrant le réfrigérateur, il constata qu'il n'y avait pas son demi-litre de lait, que pourtant il prenait soin de renouveler sans faute tous les soirs. En rechignant, il alla en prendre dans la réserve. En versant ses céréales dans son bol, il maugréa à la vue de la marque qu'il avait achetée, qui n'était pas celle qu'il préférait. Il se jura de faire plus attention en faisant ses prochaines courses.

Quand il voulut allumer la télévision pour avoir les nouvelles du matin, celle-ci ne lui présenta qu'un écran blanc. Encore une contrariété, ce qui arrivait parfois suite à une panne de réseau. Décidément, sa journée commençait mal. Cela continua d'ailleurs, car il faillit s'ébouillanter sous la douche, dont le mitigeur thermostatique était réglé habituellement à sa convenance !

Une fois habillé, avant de se rendre au travail, il consulta son agenda. Il avait rendez-vous à 11 h avec un dénommé Guillaume Muret, un des dirigeants de l'entreprise Groundhog, leur prin-

cipal partenaire logistique, un personnage très important pour son entreprise. Il estima qu'il ne pouvait pas le laisser après l'entrevue et qu'il devait l'inviter à déjeuner. Il téléphona à sa secrétaire, Léa, qui était aussi sa maîtresse à l'occasion. Sa voix fluette lui répondit dans l'écouteur, ce qui le mit de bonne humeur.

— Bonjour, ma belle, lui susurra-t-il, j'ai rendez-vous tout à l'heure avec Guillaume Muret à 11 h. Je voudrais l'inviter à déjeuner ; peux-tu réserver une table au Café Lucette, s'il te plaît ?

— Bonjour, Martin. Guillaume Muret ?

— Oui, de Groundhog.

Il sentit Léa un peu dubitative.

— Une seconde, Martin, je regarde.

Martin se demanda ce qu'elle faisait.

— Je ne trouve de rendez-vous avec aucun Guillaume Muret sur ton agenda.

Martin accusa le coup.

— Mais je viens de vérifier et nous avons normalement un agenda partagé dans l'entreprise !

— Je t'assure que je n'ai rien pour toi ce matin. Par contre, c'est vrai, tu as un rendez-vous à 14 h avec Groundhog, mais c'est avec monsieur Philippe Cantor.

— Philippe Cantor ?

— Oui, c'est ça, de la société Groundhog.

— Mais je ne connais aucun Philippe Cantor !

— Effectivement, c'est bizarre. Tu me dis 11 h avec Muret et moi j'ai 14 h avec Cantor. Ce n'est pas moi qui ai pris le rendez-vous. Je ne comprends pas.

— Je n'y comprends rien non plus. C'est moi qui avais pris ce rendez-vous avec Muret.

— Eh bien, il a été changé et on ne t'a pas prévenu ; il doit y avoir un bug sur l'agenda partagé. Ça te pose un problème ?

— Pas vraiment, sauf que je ne connais pas ce Cantor.

Il secoua la tête et conclut :

— Je vais faire avec. J'arrive tout de suite, Léa. Grosses bises.

Il raccrocha, contrarié, et prit sa voiture pour aller au bureau. La circulation était dense dans les rues et dénotait une fébrilité inhabituelle.

Quand il entra dans l'immeuble de son entreprise, l'entrée avait été redécorée avec de nouvelles plantes assez extravagantes, dans d'énormes pots multicolores dispersés dans un dédale de croisillons de bois blanc. Martin trouva cette initiative rafraîchissante et heureuse. Il adressa un salut cordial aux hôtes, qui étaient visiblement nouvelles, et s'engouffra dans l'ascenseur.

Il se rendit directement dans le bureau de Léa, qui jouxtait le sien. La vue de cette jeune femme, élégante et attirante, le mit de bonne humeur.

— Me voilà, Léa ! Si j'ai bien compris, j'ai la matinée de libre avant mon rendez-vous de cet après-midi.

— Si on veut, Martin. Il y a quelqu'un qui t'attend dans ton bureau.

— Ah oui ? Et qui ?

— C'est ton frère Paul.

Martin se sentit défaillir. Il bredouilla :

— Tu as dit « mon frère » ?

— Oui, mais il n'a pas dit la raison de sa visite impromptue.

— Mais... mais... se mit à bredouiller Martin.

Il semblait très mal à l'aise, à la limite de l'évanouissement. Léa le regarda avec inquiétude :

— Qu'est-ce que tu as, Martin ? Tu es tout pâle. Tu ne te sens pas bien ?

— Mais... Léa... Je n'ai pas de frère !

Ce fut au tour de Léa de pâlir.

— Qu'est-ce que tu as, Martin ? Il est là, à côté !

— Puisque je te dis que je n'ai pas de frère !

Léa le regarda, bouche bée, avec un air incrédule.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Martin regarda autour de lui, perdu, sans savoir quoi dire. Il répéta dans un souffle, à peine inaudible :

— Je n'ai pas de frère.

— Mais alors, c'est qui la personne qui t'attend ?

Martin se rua brusquement dans son bureau par la porte adjacente.

Devant lui, il vit un homme assis, qu'il ne reconnut pas. Il lui parut cependant qu'il lui ressemblait, ce qui l'acheva de le paniquer.

— Qui êtes-vous ? balbutia-t-il.

L'autre se leva en souriant. En voyant la pâleur de son interlocuteur, son sourire disparut.

— Mais, Martin, que t'arrive-t-il ?

— Qui êtes-vous ? répéta Martin qui se sentait chanceler.

— Mais c'est moi, Paul. Qu'est-ce que tu as ? Je voulais juste te parler de l'anniversaire de mariage de papa et maman.

Martin se mit à transpirer à grosses gouttes. Sa voix se fit rauque :

— Ce n'est pas vrai. Vous êtes un imposteur : je suis fils unique. Et mes parents sont morts dans un accident de voiture il y a cinq ans.

Ce fut autour de l'autre de devenir livide.

— Mais... Martin...

Il voulut s'approcher, mais l'autre se mit à crier :

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous me voulez ? Pourquoi êtes-vous venu ici ?

Il serra les poings. L'autre s'approcha de lui, les mains tendues.

— Calme-toi, Martin. Il y a quelque chose qui ne va pas.

— Sortez d'ici, vous n'avez rien à faire ici, vous n'êtes qu'un imposteur, je ne vous connais pas !

Avant que l'autre ne le touche, Martin se rua sur lui et se mit à le frapper. L'autre essaya d'esquiver les coups autant qu'il le pouvait. Un pugilat grotesque s'engagea. Des meubles se renversaient, des cris fusaient, ce qui eut pour effet immédiat de faire venir Léa, puis d'autres collègues. Martin était déchaîné, dans un état second. Voyant son excitation extrême, ses collègues essayèrent de le maîtriser et ils eurent bien du mal à le ceinturer. Ils le plaquèrent dans un fauteuil et l'empêchèrent de bouger tant bien que mal. Martin, choqué, s'effondra soudain et se mit à pleurer, en répétant :

— Mais je n'ai pas de frère... Mais je n'ai pas de frère...

L'homme qu'il avait agressé se mit difficilement à parler :

— Martin, tu n'es pas bien. Tu fais une crise de délire. Calme-toi, nous allons t'aider.

Puis il regarda, hagard, les personnes qui étaient venues à son secours.

— J'ai appelé une ambulance, dit Léa. Elle arrive, on va le ramener chez lui. Je vais appeler un psychiatre, il va s'occuper de lui.

Très rapidement, des infirmiers arrivèrent. Martin était prostré et les quelques personnes qui avaient assisté à la scène le regardèrent partir avec un malaise profond. Léa suivit les infirmiers et accompagna Martin dans l'ambulance, qui le ramena très vite chez lui.